



Fiche agrégat de contenu

Groupe Facebook

Consommer local en Afrique...

10 décembre 2018

---

## A partir de vieilles plantes et d'anciennes pratiques, une nouvelle agriculture africaine

---

Publié en anglais par "Charting Change" le 10 décembre 2018

Partagé par Claire Madeleine Péhi-Verny et Josef Garvi

Chika Ezeanya-Esiobu s'intéresse aux légumes. Plus précisément, elle s'intéresse aux légumes qui n'ont pas de noms anglais : inyabutongo, isogo, igihaza, urudega et isosogi.

Toutes ces feuilles vertes remplies de vitamines poussent à l'état sauvage et facilement au Rwanda, son pays montagneux d'Afrique de l'Est. Dans les générations précédentes, ils aidaient à nourrir les familles rurales, en évitant la faim et la maladie.

Mais lorsque les Allemands puis les Belges ont colonisé le Rwanda il y a plus d'un siècle, ils ont commencé à enseigner aux Rwandais à cultiver les légumes que les Européens connaissaient mieux : concombres, tomates, choux.

Au moment où les colonisateurs sont partis quelques générations plus tard, les élites rwandaises avaient développé un goût pour ces mêmes légumes non-africains. Ils méprisaient même les gens qui préféraient les cultures sauvages que leurs ancêtres avaient mangées. Parallèlement, les organisations internationales d'aide et les donateurs étrangers ont commencé à soutenir non seulement la culture de légumes étrangers, mais aussi les techniques agricoles commerciales à grande échelle. Cela signifiait qu'il fallait payer pour les engrais synthétiques, les pesticides et les systèmes d'irrigation d'autres pays au lieu de se fier aux anciennes techniques agricoles biologiques, moins coûteuses, qui utilisaient des pesticides à base de plantes et du fumier et du matériel végétal en décomposition pour produire des plantes saines.

Mais quand Ezeanya-Esiobu, maître de conférences en commerce et en économie à l'Université du Rwanda, a commencé à examiner le succès de ces techniques agricoles importées, elle a découvert qu'elles étaient insuffisantes. Pire encore, les anciennes techniques qui nourrissaient si bien les familles tombaient en désuétude. Les gens oubliaient les vieilles plantes et les anciennes façons de faire. "Le savoir autochtone est en train de mourir dans ce pays ", dit-elle.

Et pas seulement au Rwanda, mais dans toute l'Afrique.

Ezeanya-Esiobu commença à se demander ce que la perte de ces connaissances signifiait pour le continent. Ainsi, avec l'aide d'une collègue tanzanienne et une subvention de 300 000 \$ du CRDI, elle a commencé à faire des recherches.

Leur projet de deux ans, qui s'est terminé en 2017, a permis d'évaluer les moyens d'accroître la capacité de gain des femmes rurales en encourageant le savoir autochtone. Et ça a révélé quelque chose d'étonnant : Les technologies autochtones offrent un grand potentiel pour faire progresser l'économie de l'Afrique dans son ensemble, et des communautés rurales en particulier, en dépit du fait qu'elles sont ignorées par les décideurs gouvernementaux et les organismes de recherche.

Ezeanya-Esiobu désigne la tassa, une technologie d'irrigation traditionnelle en cours de rétablissement au Niger. Les agriculteurs creusent des grilles de petits trous de plantation dans le sol dur du désert pendant la saison sèche, puis ajoutent du fumier organique. Quand la pluie arrive, les fosses recueillent et retiennent l'eau, ce qui permet aux cultures de pousser. Dans une étude, tassa a fait passer les rendements de presque rien à 300 à 400 kilogrammes de légumes par hectare au cours d'une année de sécheresse et jusqu'à 1 500 kilogrammes dans une année normale.

C'est très simple. C'est bon marché. Il contribue à améliorer la qualité du sol. Et cela signifie qu'il a aidé le peuple nigérien à lutter contre la faim. De plus, le succès de tassa contraste avec plusieurs méthodes agricoles étrangères que la Banque mondiale et d'autres agences voulaient que le Niger adopte. Non seulement ces pratiques ont endetté le gouvernement du Niger, mais elles n'ont pas augmenté suffisamment les rendements agricoles pour compenser les coûts.

Au Rwanda, l'accent a été mis en partie sur l'aide aux femmes rurales pour qu'elles retrouvent les anciennes méthodes de fabrication du yaourt, du vin de banane et de la bière. Une femme, veuve, avait été réduite à mendier pour nourrir sa famille. Elle a obtenu un micro-prêt de 15 \$US et a commencé à fabriquer de la bière de banane en utilisant les connaissances indigènes. Maintenant, elle gagne beaucoup d'argent en vendant son produit, dit Ezeanya-Esiobu.

Mais il est encore difficile de convaincre les gouvernements africains et les organismes étrangers de la valeur du savoir autochtone. Si les Rwandais sont fiers de leur héritage, ils sont également désireux de s'industrialiser. Et ils craignent que l'adoption de technologies locales ne fasse reculer leur pays, dit Ezeanya-Esiobu.

La recherche du CRDI a révélé qu'une partie de la solution consiste à convaincre les décideurs de la valeur de ces pratiques traditionnelles par le biais de recherches publiées, de rencontres individuelles et d'ateliers. Une autre clé est de commencer à enseigner les pratiques agricoles indigènes aux étudiants des collèges d'agriculture, plutôt que de se limiter aux techniques importées. L'équipe a également produit Abagorè, un documentaire qui fait la démonstration des technologies indigènes et que les villageois peuvent regarder sur leur téléphone portable, rendant les connaissances accessibles à ceux qui ne savent ni lire ni écrire.

"Si le savoir et la technologie autochtones reçoivent l'attention dont ils ont besoin, dit Ezeanya-Esiobu, cela va transformer rapidement le continent - bien plus que d'essayer de se conformer aux règles et règlements d'autrui.

*Regardez le TED Talk de Chika Ezeanya-Esiobu sur la façon dont l'Afrique peut utiliser ses connaissances traditionnelles pour faire progresser les choses.*